Présent passé, passé présent : les enjeux de l'histoire régressive

William F. Hanks

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/722>

ISSN : 2105-2735

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Référence électronique

William F. Hanks, « Présent passé, passé présent : les enjeux de l'histoire régressive », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/722>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Présent passé, passé présent : les enjeux de l'histoire régressive

William F. Hanks

1 **M. William HANKS**

En premier lieu, je souhaiterais remercier les organisateurs de ce colloque de m'avoir invité. Je tiens également à remercier Nathan WACHTEL et mon ami Serge GRUZINSKI, puisque j'ai été invité à CERMACA. Si je me souviens bien, il s'agissait de 1992. Cela fait partie d'une longue collaboration avec mes collègues parisiens dont je suis très reconnaissant. D'ailleurs, cela a beaucoup formé mes recherches et mes manières de penser dans le sens où je ne sais où trancher la limite entre ce que j'emporte de Chicago et de San Francisco et ce qui appartient à Paris. En tout cas, je suis ravi d'être présent et je vous en remercie.

2 En effet, Nathan WACHTEL a su découvrir des noms de disparus dans des « prisons nègres » comme dans le cas des *Chipayas*, des mécanismes de délégation comme modalité de mémoire marrane, la recherche des survivances dont les porteurs sont souvent inconscients et le secret comme un impératif existentiel des communautés réduites ou en diaspora. Pour moi, tout cela pose de manière forte le problème de la persistance soulevé la veille.

3 Pour ma part, je travaille chez les *Mayas Yucatèques*. Plusieurs Mayas que je connais vivent plusieurs des réalités précédemment citées. Près de 3,5 millions de personnes parlent une trentaine de langues mayas et occupent toujours leur zone. Ce bloc est très important avec une quantité industrielle de littérature portant sur plus de deux mille ans à partir des hiéroglyphes. La littérature est également produite par des chercheurs, par les Mayas, dans la colonie et par les missionnaires. Cela est très différent parce que l'intensité et l'échelle sont différentes. Comme évoqué, la démographie aussi est différente.

4 Par ailleurs, je crois que la notion de conscience historique est probablement différente. Cela reste à voir. Comme l'évoquait Anne-Christine Trémon la veille, nous retrouvons parmi les Mayas une redoutable capacité de persister tout en changeant. Cette problématique me fascine. De quelque manière, nous nous trouvons à l'autre bout

de la gamme, mais les problématiques reviennent. Je me concentrerai ce jour sur le présent. Dans les étapes du travail de Nathan, je parle comme ethnologue plutôt que comme linguiste. Je parle du présent, bien que je fasse beaucoup d'histoire et que je viens de publier de nombreux éléments sur l'histoire.

- 5 Mais des problèmes dans l'ethnographie me paraissent très importants. Je commence par le paysage de la péninsule du Yucatan. De nos jours, nous savons qu'au Yucatan, les pierres servant très bien dans la construction des maisons dont le passé font partie du présent. Nous sommes entourés de ruines, de fragments de céramique, de pierres, d'éclats et de restes datant du monde d'avant l'arrivée des Européens. Nous pouvons à peine retourner le sol sans en trouver. Nous disons parfois que la péninsule est si plate que toute bosse rencontrée est faite par l'homme et cache probablement du matériel ancien.
- 6 Aujourd'hui, les grandes ruines sont contrôlées et occupées par des archéologues, des touristes et des représentants du patrimoine mexicain. Dans les centres-villes, nous retrouvons des églises et des monastères coloniaux importants d'une grande beauté tels qu'à Manille, Oxkutzcab, Ticul ou Izamal, Valladolid et motúl. Ce sont les traces vivantes des missions. Dans mon expérience, les femmes, les enfants et les anciens sont surtout ceux qui les fréquentent, mais il est pratiquement impossible de ne pas les voir ou de ne pas se retrouver dans l'ombre de leurs murs. Même si l'histoire est largement inconnue et le sens ou l'origine de l'objet matériel est opaque, les Mayas chez qui j'ai travaillé savent que la terre porte l'histoire et que la surabondance des fragments anciens est le produit des anciens Mayas. D'ailleurs, la terre en témoigne, même si, comme les hiéroglyphes, nous savons que ce sont des signes significatifs sans pour autant pouvoir en capter le sens.
- 7 Les Mayas Yucatèques actuels ne se disent pas Mayas et rejettent le nom maya. Ils se disent *Chakán* signifiant « mélanger ou épicer » comme pour la nourriture. Ils précisent que les hommes anciens de l'époque des ruines étaient d'une autre race, c'est-à-dire d'une race humaine dotée de la puissance insolite de faire venir le bois du feu et les pierres en sifflant. Comment se fait-il que ces hommes tout petits et bossus aient construit des pyramides ? Selon un certain sens commun, le monde évolue par destruction cyclique, inaugurant une nouvelle création à chaque tournant. La conquête espagnole qui mettait un terme au monde proprement maya et qui inaugurerait l'âge de la croix en est une. Le temps social se déroule par rupture. En postulant cette rupture, les Mayas actuels se découpent du passé précolombien. Les Mayas étaient autres et non pas nous-mêmes.
- 8 Mais en même temps, tout le monde sait que cette race nous précédait et pas n'importe qui. Par conséquent, au-delà de la rupture, nous retrouvons le lien de la séquence. Dans le cas de la terre, cela est différent, car le sol porte en lui les traces matérielles d'un passé sans rupture. La décomposition des matériaux, son enterrement et sa formation en terre progressive garantissent la « *consubstance* ». Le temps géographique se déroule par sédimentation, les sols très bien développés parmi les Mayas (*colcabo'ob campeminos de primero*) comprenant au moins deux types de sols. Il existe une typologie pour l'agriculture, renvoyant au passé à long terme, qui désigne les terrains parsemés de fragments et des éclats de ce passé. Autrement dit, ce sont des terres antérieurement habitées.
- 9 À nouveau, c'est la présence de l'ancien dans le sol même. Je cite surtout des sites archéologiques, puisque cela est tout proche. « *Xtampak* » signifie « devant mur », «

Xlapak », variante du même nom, « *Xla* », correspond à « désusé » ou « en ruines ». « *Labna* » indique une « maison désusée. Ces noms correspondent à des références historiques allant de pair avec l'évidente ancienneté des constructions.

- 10 Même si la plupart des gens ne s'y rendent jamais, nous savons que ces sites sont présents. D'ailleurs, les panneaux indicateurs avec les noms des lieux ordinaires le rappellent. J'ai travaillé dans la zone *Puuc* au Yucatan et il existe de nombreux « *chultunes* » dans la forêt de cette zone désignant des caches souterraines en forme de lobes dotés de mur en « stuc ». Ce qui a été produit par les anciens se trouve sous la terre et ces sites sont un peu troublants. Vous comprendrez pourquoi par la suite. Je travaille au-dessus d'*Oxkutzcab* où il existe un marais se remplissant pendant la saison des pluies et pouvant rester sec pendant la saison sèche. À le voir au sec, nous pouvons remarquer les pierres et les éclats céramiques, mais les gens de la zone (les locaux) savent qu'en dessous de la cape supérieure de terre se trouve un sol en pierres pour retenir l'eau. Cela présente l'apparence d'un bassin.
- 11 À la partie la plus basse de ce bassin, les *chultunes* sont complètement cachées, mais nous savons que cela se trouve à cet endroit. Je suppose que cela sert à retenir l'eau pendant la saison de sécheresse. Dans le temps, nous indiquions qu'il y avait des crocodiles faisant venir la pluie, mais ils sont morts à cause des conflits entre les gens. Cela étant, je vous assure qu'il y a de la pluie. Tout cela fait partie d'une conscience historique de fond prise pour acquis et n'ayant rien d'ésotérique ni de recherché. Il s'agit du sens commun de ceux y habitant, surtout les hommes travaillant la terre. Cet horizon s'entremêlant au présent quotidien est encore plus vif pour certains. Par exemple, c'est le cas pour les chamanes travaillant le temps et l'espace tout comme ceux qui travaillent la terre.
- 12 D'ailleurs, la plupart des chamanes sont également des *campecinos* et travaillent donc la terre en même temps. J'ai donc pu passer seize ans avec un chamane ou « celui qui fait » appelé Don Chabo. Cela a représenté deux ans de coprésence quotidienne et très intense où ce dernier m'a formé. Pour Don Chabo, les ruines de Sayil, *Labna* et *Xtampak* n'étaient pas des lieux de touristes ni d'archéologues, mais des lieux de pèlerinage. Lorsqu'ils s'y rendaient ou lorsque nous nous y rendions ensemble, ils se trouvaient en coprésence avec les habitants originaires qu'ils pouvaient même écouter parler. La forêt elle-même était peuplée d'esprits des ancêtres qui s'étaient transformés en arbres pour échapper à la terreur de la conquête espagnole sous forme végétale.
- 13 Ces mêmes arbres cachent une profusion de cruciformes formés par la bifurcation des branches. Ces cruciformes, ces croix, sont la preuve de l'autochtonie de Jésus Christ au Yucatan. Sous les arbres sauvages, nous nous promenions en compagnie des anciens et en présence de la croix sans problème. Cette capacité de se transposer à longue durée, de rendre présent un autre monde, d'écouter ce qui était inaudible pour les autres et de reconnaître l'âge de la croix faisait partie intégrante de la pratique du chamane.
- 14 Les *chultunes* souterrains évoqués servaient de récipients où le chamane chassait les mauvais esprits qu'il exorcisait de certains patients lors du ritesignifiant « briser le vent ou l'esprit ». Cela fait partie de l'aspect troublant de ces structures. Une fois, nous sommes allés en travailler un et tous les ouvriers refusaient de s'y rendre avant que nous ne procédions à un nettoyage rituel. Dans sa pratique rituelle, Don Chabo citait des vingtaines et des vingtaines de divinités ou de seigneurs. Il s'agissait de Mayas dont les noms renvoyaient explicitement à l'histoire.

- 15 Par exemple, les termes « *Kukulkan* » ou *Quetzalcóatl* si vous préférez renvoient au « serpent à plumes ». « *Yun chilam balam* » correspond au « seigneur *chilam balam* » c'est-à-dire à « jaguar étendu ». « *Indio maya* » signifie « Indien maya ». Ce sont tous des esprits dont je vous donne les noms. Je ne vous précise pas comment les faire bouger. Ces esprits sont plutôt proches de nos terres et ne se trouvent pas très hauts. Nous fréquentons donc ces esprits.
- 16 Le chamane citait des esprits que nous retrouvions dans les descriptions les plus anciennes des archives coloniales ou même dans des textes hiéroglyphiques et les citait dans le même ordre. Le sens de l'histoire vivant dans sa pratique est différent et bien plus précis que celui que nous pouvons « éliciter » en demandant une description du passé. Il s'agit d'un point de méthode. Si nous demandons le passé, le schéma maya ordinaire de décrire ce passé régressivement serait plutôt de passer du présent à l'ère de l'esclavage à peu près à la fin du XIX^e et début du XX^e siècle. De là, nous passons toujours en marche arrière à la guerre des castes (milieu du XIX^e siècle) qui a d'ailleurs persisté jusqu'au XX^e siècle et dont le symbole principal était une croix parlante. Je souhaiterais bien en parler s'il y a une question, car la croix parlante est fascinante.
- 17 Ensuite, nous passons directement à la conquête et, au préalable, nous aboutissons à l'âge des pyramides. Il s'agit d'une série chronologique régressive faisant télescope de toute l'histoire maya.
- 18 Par ailleurs, cela ne dit rien de la persistance matérielle de cette histoire effacée dans le présent. En effet, il s'agit d'un simple réflexe de l'élicitation ethnographique, la chronologie comme résultat de la focalisation du passé. Cette manière de représenter une histoire objectivée détruit la production dynamique de l'histoire vécue caractérisant le présent. La représentation opère une distanciation du passé et déforme l'imminence imprégnante de l'histoire dans le présent perceptuel, c'est-à-dire visible, touchable et incorporé dans l'espace vécu, donc disponible pour l'expérience directe.
- 19 En effet, un chamane aura toujours sa propre histoire. Je suis d'accord avec Carlo Severi sur le fait qu'il est difficile de trouver de l'autobiographie, mais nous nous connaissons au fur et à mesure du temps. Un chamane aura donc toujours sa propre histoire qui sera à la fois saturée de détails d'une richesse humaine (une vie), mais de portée limitée plus ou moins à la période de sa vie qui est poreuse au passé. Il s'est produit une période de sept jours où il était perdu dans la forêt dans un état d'altération sans conscience de son entourage boisé, emporté par des esprits pour expérimenter et pour passer des épreuves. Perdu dans la nuit et dans la grande forêt, le chamane n'était ni conscient de lui-même ni perceptible de ses propres chiens qui recherchaient sa piste sans le trouver.
- 20 Plus tard, une fois éveillé et revenu au monde quotidien d'ailleurs en forme cruciforme inclinée sur un arbre, il s'en souvient et fabrique une narration de ses expériences. Il s'habitue ensuite à être emmené dans la nuit en forêt en état de songe que je qualifierai « d'ethnologique » pour de nouvelles rencontres où les jaguars lui rendent visite. Parlons du haut des arbres qui revient toujours comme la croix parlante et annonçons leur nom. Ce sont ces mêmes noms qu'il cite dans sa prière, qui est en quelque sorte du discours rapporté. Chaque acte de prière réanime le contact originel dans un art de la mémoire qui passera par l'oubli. Pourquoi cela est-il oublié ? Dans une seule journée, un chamane tel que Don Chabo pouvait traiter une douzaine de malades. Et dans les grands rites, il pouvait prier pendant des heures. D'ailleurs, sa prière était précise comme un

- « bijou taillé ». Je suis linguiste et je vous assure que cela était « réglé comme une montre suisse ». Le sens du système est ainsi éclatant.
- 21 Cependant, lorsque je lui ai demandé d'expliquer et de décrire sa prière, sa mémoire lui faisait toujours défaut. Il s'agit d'un fait ethnographique clé. Comment ne pouvait-il pas s'en souvenir tout en produisant des prières très ordonnées, très fidèles et parfaitement cohérentes ? Sa discipline chamanique exigeait, lorsqu'il priait, d'évacuer toute intention à part la volonté absolue de guérir en faisant venir à l'autel les esprits dont beaucoup étaient des ancêtres. Il s'anéantissait en quelque sorte et les esprits venaient prononcer leur nom qu'il énonçait par la suite au fur et à mesure.
- 22 Cet acte de dénonciation effectuait la coprésence, mais par quel moyen ? Il a fini par me répondre que ma question était mal posée, que tout ce langage ne lui appartenait pas et qu'il n'avait jamais aimé mémoriser pour répéter des éléments. Il manquait le contexte vécu et le patient. Il n'y avait pas de patient et nous parlions à deux. Il s'agissait de l'immédiateté corporelle de l'autel. Nous parlions toujours tout prêt de lui, mais ce dernier n'était pas éveillé. C'est la prière qui éveille l'autel qui devient attracteur. Cela change complètement de nature.
- 23 Bien entendu, il n'y avait pas de patients malades et la douleur n'était pas présente, donc l'exigence de traiter. Nous notons une « mémoire performative » dépendant de la totalité non séparée du guérisseur de son autel et du patient pouvant ensemble déclencher une mémoire qui n'en est pas une. C'est une prouesse de l'histoire lui parlant à travers. Au nom du rite, cet autel fera l'objet d'une activation verbale et gestuelle amenant les *santos*, matériels étalés sur l'autel, à fonctionner comme des attracteurs auxquels les esprits immatériels descendent par invocation.
- 24 C'est pourquoi nous devons cacher la plupart des noms des esprits que je viens de citer partiellement. Je n'ai pas évoqué les cent autres. Prononcer, c'est bouger. Le chamane ne s'en souvient pas lorsque nous lui demandons en interview ou en dialogue, car le contexte manque. Il n'y a pas de corporalité ni d'autel activé ni de passion, ce qui ne donne pas de mémoire. Nous revenons au sol et aux objets imprégnés de leur passé, c'est-à-dire tout ce support corporel et de terre saturant le soi et sa mémoire. Couper l'actualité corporelle revient à couper l'histoire. C'est la rupture que l'on ne m'a jamais énoncée, mais qui me semble expliquer ce lapsus.
- 25 Une dernière image concerne celle du pouvoir des objets matériels, c'est-à-dire les *santos*. Qu'est-ce qu'un Santo ? À part les protestants évangélistes, tous les Mayas que je connais disposent de saints dans leur maison. Il peut s'agir d'une croix ou d'une image devant laquelle nous mettons de la nourriture à la fête de « *Todos Santos* ». J'ai souvent demandé à quoi servait un *santo*. La réponse était systématique, à savoir que cela rappelle que nous dépendons de Dieu. Je lui ai répondu que je comprenais, mais je n'ai jamais vraiment compris pourquoi et je n'ai certainement pas été satisfait de la réponse. Finalement, nous n'adorons pas un objet de mémoire.
- 26 Un jour, Don Chabo m'a expliqué ce point dans une autre perspective, bien que je n'aie pas posé la question. Il me parlait de l'ignorance impénétrable des *evangelicos*. C'était la « pagaille » avec les *evangelicos*. Je paraphrase ce qui a été précisé : « Ils ne comprennent pas. Un homme quelconque fait un objet d'adoration de Dieu. C'est peut-être une croix. C'est peut-être une céramique. Il ne le fait pas pour lui-même sinon pour Dieu. L'homme allume une bougie et parle et seul Dieu vient. Les *evangelicos* disent que ce

que je fais est démoniaque. C'est impossible, car seul Dieu vient. Ils ne comprennent absolument pas ».

- 27 L'homme ayant fait l'objet, investi dans l'objet et parfois dans la prière répétée, a l'habitude de se mettre devant et d'allumer la bougie. Toute son intention reste dans l'objet. Il s'agit d'une sédimentation, c'est-à-dire qu'un « pouvoir rouge » reste dans l'objet. Rouge c'est l'agentivité. Plus il fait et plus le pouvoir ou la puissance y reste. L'objet cesse d'être un objet inerte et devient un objet puissant capable d'attirer Dieu. Il est converti en agent de mémoire vivant par la sédimentation de l'intention dans l'objet. Je pourrai prolonger cet échantillon d'éclat ethnographique de la raison mnémotechnique du chamane et du paysage et des couches historiques qu'il sait rendre présentes, mais l'effet en resterait le même. Le passé appartient au présent, ce que nous savions déjà. Par ailleurs, le présent incorpore le passé, ce que nous savions également. Mais, j'insiste sur le fait que cette incorporation est également matérielle. Cela est probablement un peu différent, mais cela recoupe un peu le monde andin abordé la veille. Cela était vraiment impressionnant pour un « mayaniste ».
- 28 Je termine ma présentation avec la question de la persistance. Comment expliquer la persistance ? La question diverge et j'aurais trois brèves idées à présenter. Lorsque je pense à la persistance, j'entends la reproduction, donc une question de transmission. Par conséquent, il s'agit d'une question de sélection (la transmission n'est jamais parfaite) et de variation. Cela implique donc un changement à l'intérieur de la persistance tout comme l'histoire d'une langue quelconque transmise de génération en génération qui est stable, mais qui change. Nous parlons parfois d'un présent dynamique, mais nous pouvons également parler d'une présence dynamique ou d'un dynamisme stable. De plus, je souligne ce que j'appelle en tant que linguiste la « multimodalité ». La mémoire ou la présence de l'histoire même dans le peu évoqué se trouve dans le sol, les constructions, les pratiques engageant le sol, donc l'agriculture qui est générative, dans le langage et le nom des lieux (la toponymie). Cela recouvre également le mouvement des gens sur le paysage et le fait que ce paysage péninsulaire est entièrement une langue. C'est le cas depuis qu'ils existent, soit plus de deux mille ans.
- 29 Plus cela reste le même et plus cela change, c'est-à-dire les objets, les terroirs, les sols, les gestes, les espaces, etc. La pioche perce la terre et me renvoie dans l'histoire. Autrement dit, dans la synchronie dilatée du présent, le passé envahit le vécu. Il y a un rapport tautologique ou circulaire de renforcement mutuel de mémoire dans ces différentes modalités. Par conséquent, même dans la synchronie, le renforcement par la multiplicité des modalités de mémoire aide la persistance diachronique et envahit la diachronie. D'ailleurs, la sédimentation en est l'effet.
- 30 Mais, le vécu est sédimenté et toujours vient du passé. La matérialité en est vive. La question me préoccupant est qu'aujourd'hui à la suite de NAFTA, il y a une immigration très importante des Mayas. Pour ma part, je viens de San Francisco non pas depuis toujours, mais depuis seize ans. Nous parlons de plus de vingt mille *Yucatèques* dans la zone de la baie, enfin dans San Francisco et aux alentours. Par exemple, mon compère et mon *ahijado* sont également présents. Il existe une véritable diaspora *yucatèque*. Si la logique de ma présentation se tient, la question obligatoire serait de voir dans quelle mesure la capacité de se reproduire comme Maya, tout en disant que l'on n'est pas maya, peut persister en présence d'une diaspora. Cela recoupe la question marrane et

toute la question dans la méthode de Nathan. Je vous remercie beaucoup.
(Applaudissements).

Suspension de séance.

31 **Mme Carmen BERNAND**

Merci beaucoup. Natalia MUCHNIK traitera d'une question directement liée à l'œuvre de Nathan et surtout à ses derniers ouvrages déjà cités par Carlo SEVERI.

RÉSUMÉS

L'anthropologie s'est longtemps interrogé sur le rapport entre la société comme système actuel d'une part, et l'histoire plus ou moins longue dont elle est issue, de l'autre. Sont impliqués les disciplines de l'archive et du terrain, la diachronie de l'histoire et la synchronie dynamique du présent, le passage du passé au présent, et son inverse, la contingence et la nécessité, la valeur des pratiques culturelles du présent comme archive vivante du passé, et la reproduction des « visions » culturelles. Toutes ces problématiques sont en jeu dans le projet de l'histoire régressive selon Nathan Wachtel, qui a ouvert tout un horizon de recherches Americanistes. Ces recherches comprennent « la nouvelle philologie » de Lockhart et de ses élèves, les recherches de VR Bricker, M. Edmonson, NM Farriss, G. Jones, d'Aurore Monod Becquelin et de moi-même en zone Maya, et une littérature importante qui réanalyse le monde colonial dans des termes qui auraient été impensables pour les chercheurs de générations antérieurs. Une esquisse des grands débats contemporains dans la zone maya présente la possibilité de mieux cerner le génératif cette approche de la société dans l'histoire.

AUTEUR

WILLIAM F. HANKS

University of California, Berkeley